

**2023.09.14.**

**Écrit le 26 et 28 août. Nuancé le 13 septembre 2023.**

**Sanda Voïca sur Stephan Guillais**

## **Celui qui peint plus vite que son ombre**

**Samedi, le 26 août 2023, entre 10-12 heures ; trop vite !**

Quelques (peu de) couleurs, en mélange, quelques touches-tâches-traces-signes-formes (plus ou moins récurrentes) et des rayures (plus ou moins larges) et le tour est joué : la joie est là !

La joie du peintre même et notre joie, de regardeur !

Saisie, à leur vue, par cette sérénité – mais, après coup, quelques pensées, diffuses/confuses, s'imposent aussi à moi.

Pourquoi essayer de comprendre ce qui n'est pas donné, en principe, qu'à voir ?

Déformation – mettre des mots sur ce qui m'arrive, vient à moi.

Dont ceux-ci, ce matin de samedi, mots venus et notés vite – comme... épousant la vitesse du peintre.

D'abord cette distinction – entre des toiles ou cartons entièrement couverts et ceux où des blancs, variables, restent.

Pourquoi le blanc ?

J'y ai vu le... vide. Le bon vide, disons. Pas le néant. (Je ne pense pas non plus que le peintre pense qu'ils coïncident.)

Le vide : on l'affronte !

Stephan Guillais le remplit (couvre entièrement la toile) ou le laisse souvent visible.

Mais jamais de vacuité : le blanc nous parle aussi.

Chacun de ses gestes ou actions de peintre évite le néant.

Mais s'il n'élude pas le vide, il n'élude pas la mort non plus.

Mais la mort fertile – qui inspire et/ou fait vivre.

Je mettrais même le signe d'égalité, donc, entre le (bon) vide et la (bonne) mort chez Stephan Guillais.

Pour Pascal, la mort, c'est l'horreur de la nature (oh, quel vaste mot : la nature).

Et donc il est... naturel que cette nature cherche le salut : la libération de cette horreur.

Éviter la mort – un des desseins (conscients ou pas) du peintre.

Mais éviter, c'est plutôt... l'affronter (en peignant/travaillant).

Ne pas l'éviter, justement.

Éviter l'évitement.

Ce jeu permanent : couvrir-montrer-recouvrir-remontre le vide (la vacuité/la mort).

Ce voiler-dévoiler (allers-retours entre les deux), que j'avais aussi senti dans les créations de Virginie Hervieu.

Même le jardin (la nature) devient, paradoxalement, le lieu de la mort – alors, on la couvre, la laisse à voir, et on la recouvre, avec des rayures, de différentes largeurs. Jusqu'à... la superposition : des rayures sur des rayures. Grille sur grille.

Alors l'effet est surprenant – et garanti : on voit mieux ce qu'on a voulu cacher, et on voit aussi ce qui cache, quand une autre couche de rayures se rajoute.

Corps à corps et/ou face-à-face avec l'ennemi : la disparition (totale).

Fortement ressentie, disais-je, la joie. Celle de l'artiste devenue mienne ? La joie de nous montrer ce que nous savons tous, ce danger de disparaître (sans trace).

Mais que nous feignons d'ignorer – tout en vivant/agissant/créant.

Chaque grille de vie est dissoute dans... la fin, voire le néant.

Tâcher alors de changer la nature du néant – faire de lui ce « bon vide » : une décharge (poubelle ?) perpétuelle (vivante/nourrissante).

Il y a même une (certaine/grande) soif de l'artiste de l'atteindre, ce bon vide. D'où la rapidité de ses gestes, le grand nombre de toiles réalisées en peu de temps (quoique parfois plusieurs simultanément).

Devancer son ombre ? Tirer plus vite que son ombre ?

Plutôt cet autre but : *coïncider* avec son ombre. Non pas pour une fraction de seconde – mais en permanence.

Devenir son... ennemi. (Le diable/le vampire n'a pas d'ombre).

Mais l'artiste serait celui qui rendrait invisible (car superposition parfaite avec elle) son ombre.

Approcher ce vide – avec soif/hâte et peur aussi – c'est coïncider avec... l'ennemi.

Ce n'est pas facile à supporter – d'où l'éloignement et le retour sur la tâche, en permanence.

Comme un défi pris, abandonné et repris : on veut abandonner mais en même temps on ne le peut pas. Et il faut faire vite – ne pas trop réfléchir (se laisser envahir par la peur/horreur/terreur).

D'où ce que je disais déjà : le va-et-vient entre *montré* et *caché*.

Mais aussi la répétition (compulsive) des gestes picturaux.

D'où ses trouvailles techniques aussi, qui correspondent, selon moi, à ce vide à remplir : pour ses rayures, il est parti de la rainure, disons, faite par un certain outil, aigu, sur le bois. Et il fallait creuser, en avançant vite, pour libérer de la matière.

Mais ce creux, cette rainure, ne supporte pas le vide : alors il le remplit (avec de la peinture, de l'acrylique, dans le cas de Stephan Guillaus).

Tant de variantes/variants/variations de ses toiles : aucune ne « remplit » complètement le contrat, celui de combler le vide, car il se dérobe.

Mais l'artiste est heureux de son esquive : elle lui permet de continuer ses gestes – qui remplissent (en entier ou pas) des toiles et des cartons.

Car cette insuffisance foncière – la vie ne suffit pas à la vie – est ce qui caractérise les créateurs.

Passer de vie à la vie mais par ce détour (plus ou moins régulier, quotidien ou pas) : celui de traverser la mort (vide-jardin-paysage).

Et aussi – je le pense aussi – cette curiosité du peintre, celle d'aller plus loin, à travers ses (fausses) répétitions : jusqu'où on peut aller tout en se répétant ?

D'où les sauts et les « trouvailles » avec chaque « étape », disons.

Même si des motifs persistent.

Devant quelle porte, quelle grille se trouvera-t-on encore ? Porte qui s'ouvre ? Ouverture ? Clairière ?

Chez Kafka – cette interdiction, à la fois extérieure et intérieure, de franchir le seuil.

Mais pour Stephan Guillaus : le plaisir aussi de renforcer les grilles, les obstacles. Les multiplier. L'ajournement ?

Contourner ou détourner la peur – la changer en plaisir de faire. Renchérir – le prison changé en lieu de la plus grande liberté (en « faisant »/peignant).

Une auto-interdiction de franchir le pas de la porte (vers la disparition).

Donc une liberté paradoxale : celle de s'interdire soi-même. S'interdire de se... quitter ? De... s'abandonner ?

Pour une connaissance directe du vide : dans la toile même !

Finalement : toujours un face-à-face avec lui-même !

Un... cowboy qui serait face à un autre cow-boy – avec cette différence que l'autre est toujours lui ! (un autre soi-même) (Variante du rimbaldien « Je est un autre » ?)

Ce n'est pas innocent si plusieurs de ses créations sont consacrées à Rimbaud – « Rimbaud en Afrique series ».

On ne voit pas l'autre cowboy – cette série de monotypes, « I'm a Cowboy too » n'est pas arrivée non plus par hasard.

On ne voit pas l'autre cowboy car c'est lui, celui qui peigne, celui qui compte, le héros – celui qui « gagne ». L'autre (l'ennemi) est invisible parce qu'il est... au fond de lui-même : ils ne font qu'un. Il est l'ombre...de lui-même – et avec laquelle il coïncide.

Son regard – revolver – nous pointe : le regardeur de la toile est aussi le cowboy d'en face, dont il doit vaincre la résistance (l'incompréhension de ce qu'il peint). Il est autrement rimbaldien : l'artiste est aussi celui qui découvre sa création. (Flaubert : « Madame Bovary c'est moi. »). Identification avec... l'humain le profond en nous ?

Lucidité et inconscience ne peuvent faire qu'un : devant le jour, agir et se réjouir.

Voler la beauté au vide même !

La répétition est un détournement, à vrai dire, aussi : « encore et toujours » est devenu « encore et jamais ».

C'est le titre même d'un livre de Camille Laurens : « Encore et jamais : Variations ». Que je n'ai pas encore lu mais qui fournirait sûrement des arguments à ma pensée.

Tout n'est que recommencement, à vrai dire.

La ruse : faire vite, car le vide, chassé, revient à la charge. C'est sa tâche.

Mais le peintre (comme la nature) a horreur du vide.

Mais pas en remplissant complètement la toile, nous le disons.

Et quand il le fait, couche après couche, tache après tache, lignes-rayures après lignes-rayures, c'est pour mieux le montrer, le mettre en évidence ou tout simplement nous faire penser à lui : qu'est-ce qui se cache au fond du fond ?

Le vide transforme l'artiste dans un... Sisyphe : encore et encore, encore et jamais (abandonner sans abandonner, finir pour recommencer. Don Quichotte n'est pas loin).

Alors voilà : le cowboy d'en face est... le vide même. Le vide au loin est (devient) le vide en soi. Appropriation d'une chose étrangère – devenue sienne – mais qu'il faut aussitôt faire sortir/montrez. Expurger. Confrontation sans cesse. Histoire de guerre, aussi, la création.

Lutter avec le blanc de la toile vierge, c'est lutter avec soi-même : avec sa capacité de l'affronter !

Et qui regarde qui, à vrai dire ?

Qui regarde quoi ?

Qui attire qui ?

Et surtout qui fût d'abord : le vide (le blanc) ou l'artiste ?

Y a-t-il un... vrai ennemi ?

Faire du vide son meilleur ami, son compagnon -de peinture.

Et aussi : la beauté de ses toiles, celle qui... énerve ! La beauté « insupportable ».

La beauté qui donne envie de... la tuer !

Et il faut faire vite : tuer en peignant. Mais... la beauté revient au galop (celui du cheval du cowboy ?!).

Pensée, aussi, au film de l'artiste Daniel Pommereulle, « Vite », 1969, 33 minutes. Et cette « observation » lue sur Internet : « [...] Trois ans avant, dans la *Collectionneuse* d'Eric Rohmer, Pommereulle et son ami Adrien [l'écrivain – et l'ami de Daniel Pommereulle – Alain Jouffroy] philosophaient autour de la question du Vide. C'est comme si l'artiste *avait ici transformé ce VIDE en VITE*, marquant une profonde déception par rapport aux événements de Mai 1968, lançant une attaque au vitriol contre le monde occidental et déclarant une guerre à la lenteur. Le film est constitué de plans qui mettent en scène l'auteur accompagné d'un jeune garçon dans un paysage désertique du Maroc, ainsi que de plans de l'espace filmés depuis un télescope Questar. ».

Moi qui ai souligné : « avait ici transformé ce VIDE en VITE ». Et cette « guerre à la lenteur » à être prise en compte aussi – quoique la lenteur peut avoir son bon rôle aussi.

Les enjeux de chaque création sont bien différents – mais le « but » me paraît identique (et surtout avec d'autres moyens).

Grande différence aussi, entre les deux artistes : la rage et le radicalisme de Daniel Pommereulle ne sont pas du tout ceux de Stephan Guillaus.

Mais une grande exigence, oui, commune à tous les deux : être au plus près de leur vérité (ombre ? chimère ?) et donc... vouloir coïncider avec elle.

Je trouve même Stephan Guillaus très... attendri, dans chacune de ses toiles. (Et par là-même : attendrissant ? Enfant qui... ? Oui, parmi les nombreux visages – celui-ci aussi : l'enfant obsédé, pris à fond, par son jeu – même quand il ne joue plus – car il va y retourner).

Mais je pourrais dire aussi : pas attendrissant, Stephan Guillaus : il reste sur la bonne ligne, celle de l'artiste qui nous interpelle profondément, parce que lui-même interpellé – interloqué/intrigué par ce fait en apparence si simple : vivre. Ce que l'enfant... ne fait pas ! Il... vit/joue. N'est pas intrigué – ne se pose pas de questions.

Vivre – mais... comment ?

Une question de non-enfant mais qui retrouve souvent l'enfant. Enfant et non-enfant à la fois : c'est l'artiste. Père et mère de lui-même, dirais-je. L'enfant, donc, de... soi-même.

Son outillage – supposé fait de pinceaux en toutes sortes, de brosses et de rouleaux – cache toujours un... scalpel : celui du geste fin et orienté, précis.

La joie, je disais. Mais à vrai dire : quelle joie ?

Celle de se trouver ni dans le... vide, ni à côté de lui (dans le « quotidien » seulement) – mais dans ce face-à-face avec lui. Qui suppose leur « présence » simultanée. Dans la peinture même, dans l'acte de peindre, donc.

Joie flagrante, évidente, frôlant même le primaire, voire... le primitif. Et non-feinte : couverte, intellectualisée. Euphorie.

Innocence et naïveté créatrices. Fertiles.

Création impulsive (je me répète ; non : je varie aussi). Obsessionnelle. Devenant... implosive.

Pour une bonne... nostalgie : de se retrouver : Que suis-je ?

Et de s'y trouver – dans l'autre ? Quel... autre ?

À *travers* et *dans* l'acte même de faire.

Se retrouver dans ce « Peindre à tout bout de champ » qui donne le titre d'une de ses séries : peindre sans cesse et dans tous les sens.

Et le titre de l'exposition au « Poirier qui penche ».

Rimbaldiquement (pardon pour le barbarisme) – ou... rimbaldiennement (barbarisme aussi), Stephan Guillaus pourrait aussi dire à propos de ses peintures : « **ça dit ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens** ». (la réponse de Rimbaud à sa mère)

Peindre : sans cesse, partout, à tout moment.

À la recherche... d'un code (clé). Perdu(e) ou pas. Code qui ne pourrait jamais être trouvé : autrement, l'artiste serait... mort !

Se tuer à la tâche de peindre – oui. Mais ne pas se rendre : au... code-barres mortifère.

Ne pas résoudre l'énigme.

Faire ses barres – rayures/lignes : celles de vivance. Même pas de... sur-vivance.

Les traits-lignes-rainures-rognures de Stephan Guillaus sont tout autant d'ouvertures que de fermetures.

Même pas une recherche de plusieurs dimensions : (il peint aussi sur du bois, fait des « objets » en trois dimensions, donc – à voir ses « Totems »)

Il y aurait plutôt une... annihilation, sinon une concomitance des dimensions connues.

Le plan de la toile est coupé par plusieurs plans, faits de rayures – et alors une nouvelle perspective serait créée.

Mais c'est comme une « vue » de plus que trois dimensions dans tout ce qu'il fait : plus que trois, donc. Plus que quatre. Plus que... cinq ! Il frôle l'inconnu le plus profond/abscons – où, je disais toute « dimension » (logique et/ou compréhension déjà existantes seraient annihilées, comme au seuil de toute nouvelle découverte, de toute autre dimension : pressentie, frôlée même et jamais sûr de sa réalité).

Laissez donc tout espoir de comprendre (la vie et l'art), vous qui entrez dans la peinture de Stephan Guillaus.

Rien à comprendre ou tout à comprendre : vivez et créez !

Pourquoi tant de peintures ? Des variations, de fausses répétitions ?

Parce qu'on ne peut pas préjuger du résultat.

Pas question de manque d'assurance ou de confiance non plus !

Présomption de vérité aussi : l'artiste fait vérifier (par soi-même) des pistes – innombrables et identiques, à la fois.

Lui-même est... un autre (déjà dit). Il se suit, sans savoir où l'autre (lui-même !) va.

Il se « vise » (le rouleau-revolver) lui-même.

Est-ce que je tâtonne dans ce texte – comme Stephan Guillaus tâtonne dans ses peintures ?

Tâtonnement et précision, à la fois. On sait sans savoir vers quoi on va.

On découvre en y allant – sans être sûr(s) que c'est « ça ». Mais à chaque fois une découverte (une... clairière ?)

Avancer et revenir sur ses pas – par le biais des « touches » du rouleau/pinceau/autre. Danser.

À la fois échapper au vide et... à soi-même ! (à une identification/fixation/immobilisation).

Opposition ouverte. Contradiction apparente.

### **Dimanche, le 28 août 2023, toute la journée :**

De peinture en peinture, la peinture change.

Et le peintre ?

Aussi. Un peu. Énormément. Comment ne pas muer avec chaque peinture ?

La mue qui devient la création même ?

Peindre-repeindre. Prendre-reprendre sans cesse : ne sont pas nombreux à s'y consacrer.

Miro entre les « signes » de Stephan Guillaus ? Émouvant de voir la « persistance » de l'autre artiste.

Miro entre autres – on ne peut « faire » qu'à travers les créateurs des autres époques. Mais je ne veux pas trop savoir (pour l'instant) lesquels, pour Stephan Guillaus.

Un possible exergue pour mon texte :

« Le néant, faut s'en méfier – c'est qu'une promesse. » Louis-Ferdinand Céline, *Londres*.

Mais où le mot néant devrait être remplacé par le vide – selon ma distinction, plus haut : le bon vide.

Pour dire que la tâche de l'artiste – vaincre le vide, soit-il fertile – n'est que mission impossible.

Lutte à vrai dire entre... l'espace et le temps ?

On dirait qu'ils ne font pas vraiment un chez Stephan Guillaus.

Remplir le vide, c'est...l'abolir, pour abolir en même temps... le temps ?

**Obliger le regardeur – comme l'artiste, d'ailleurs – à une... spéléologie du regard : déceler ce qui est à l'origine de tout (du monde, de l'univers).**

Voilà ce qui pourrait être son... cahier de charges. Un cahier dont il ne serait pas vraiment conscient et surtout qu'il ne voudrait même pas... respecter : l'abolir, lui, aussi !

**L'impossible vide** – quand tout n'est qu'effet. Quand il n'y a pas de cause.

Stephan Guillaus réalise, je dirais, à sa manière ce que Annie Le Brun dit d'un autre peintre, Antoni Taulé (que j'ai même connu et vu en vrai plusieurs de ses toiles, dans des galeries parisiennes) :

« ... "la construction de ces espaces intermédiaires" qui seuls l'intéressent, en ce qu'ils relient notre singularité à l'infini. ».

Mais encore mieux qu'Annie Le Brun, Taulé lui-même dit ceci :

« **« La porte devient, alors, un seuil réversible entre la vie et la mort, la matière et le vide, le visible et l'invisible. »**

Et cette autre question qui m'a traversée, en pensant aux peintures de Stephan Guillaus : est-il dandy ou pas ?

Pour certains côtés, oui : car il est question surtout d'*élégance*, dans ses peintures.

Et aussi... d'*impertinence*. D'*audace*. De *hauteur* !

Mais jamais hautain ! Ni affecté !

Ses rayures – surtout – mais aussi chacun de ses « tics » picturaux – ne sont que des enjambements : du temps, de l'espace, du jardin. De chacun d'entre nous.

Et sans vous préciser ici : c'est quoi un jardin ?

Gardons, nous disions, le mystère. Laissons vivre le secret. L'agrandir, même.

« Le secret, plus fort que jamais, avance vers nous. » (le poète Jean-Luc Steinmetz dans « Vers l'apocalypse », 2022).

C'est ce secret que j'aime laisser avancer vers moi, en regardant les toiles de Stephan Guillaus.

En traversant (et me laissant traverser par sa peinture), sentir encore et encore comme une annonce (une bonne nouvelle, mais autre que celle biblique) se fait.

Evidente et mystérieuse à la fois.

Mais toujours la mise en couleurs peintes d'une perception autre (que la mienne), d'une intense interrogation de l'homme-artiste : **Que fais-je ? Pourquoi, pour qui donc ?**

Questions inavouées (à soi-même) ? Autres questions – secrètes, toujours ?

Et comme sentiment... final (décantation !) : celui d'un... son !

Un *la* musical – une sorte d'annonce d'une musique inédite ! Comment dois-je le comprendre, donc ?

Comment pourrais-je l'entendre ?

La peinture de Stephan Guillaus est l'annonce de la musique à venir ou qui se cache déjà derrière elle ?

Non pas de la peinture à la poésie (*ut pictura poesis*) mais de la peinture... à la musique !

Voilà donc **le corps impossible** – tout en musique et glorieux – **de l'artiste** !

Et qui se laisse voir – son ombre, du moins, pour une nanoseconde – dans l'espace d'exposition « Le poirier qui penche », rue Gambetta, numéro 42, à Coutances. Une nanoseconde qui va durer... un mois, entre 14 septembre et 14 octobre 2023.

Mon texte devrait s'appeler plutôt : **ÉCOUTEZ LA PEINTURE DE STEPHAN GUILLAUS !**

Balbutiements, évidemment, mes propos ici. Mais en même temps : **c'est l'artiste, Stephan Guillaus, qui en moi-même me change** !<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Stéphane Mallarmé : « [le poète] Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change »

### Mercredi, le 13 septembre 2023

Malgré les apparences, les évidences – des montrances par le truchement des taches-lignes-rayures-empreintes et que sais-je (les toiles finies) – il y a dans chacune, en fin de compte, un champ miné de surprises, d'imprévu, d'énigmatique. Pour nous, le regardeur, et j'ose penser pour le peintre lui-même. Un peu comme... Jean-Luc Godard, aussi : qui avoue « faire » ce que la situation lui dicte.

Alors, oui, une question de situation, toujours, dans le faire des artistes ! La situation étant faite de beaucoup de... sous-situations, si j'ose dire : moment propice, envie plus ou moins forte de s'y « mettre », outils, couleurs, supports, oui – le choix influe toujours sur le résultat...

Parler de la vitesse de sa peinture – d'une urgence, plutôt – c'est apporter d'autres précisions. Parler d'un tempo de ses gestes de peintre, qui ne coïncident pas forcément avec les tempos de la musique, celle qui se trouverait « derrière », au loin, très loin, concurrençant ou approchant... la musique des sphères.

Par le truchement d'une rapidité, vivacité, furie même on ne fait qu'accéder, paradoxalement, à une lenteur, tranquillité, à une plage très large de... mollesse même, mais une dans laquelle on se laisse enfin aller, on abandonne toute contrainte d'un quotidien plus ou moins oppressant.

Frôle-t-on un vertige, un temps d'éveillé ? Sûrement. Vertige où on est très attentif et d'autant plus...grisant.

Quelque chose de profond en soi se révèle, en dépassant même les contingences extérieures – du moment de l'acte de peindre et aussi des moments du « quotidien » abandonné. L'artiste devient une sorte de... *chose en soi* (la peinture même ? le *faire* et son *résultat* devenus une seule chose ?)

L'étrange, la sauvagerie même, et le familier, le dompté sont présents EN MÊME TEMPS.

Une sorte d'universel, à portée de son (gros) pinceau ?

Sensibilité, intelligence, sensualité, à peine contrôlées et aussi centuplées.

Elles sont devenues le contenu aussi d'un but (impossible) : ne plus jamais les quitter, ne plus jamais être quitté par elles. Histoire d'amour, en fait. Entre soi et soi.

Qu'on ne peut pas raconter de manière plus fidèle qu'en la peignant.

Peinture de la peinture – dit Virginie Hervieu.

Peinture de cet amour (autrement autre ? indicible ? englobant tout amour « dicible ») que tout artiste éprouve, je pense.

Amour où l'imprévisible, l'irraisonnable, le danger – frôler un plaisir... mortel ! – sont accueillis avec la plus osée des... libertés.

Abolition de la liberté timorée – celle consciente d'elle-même !

Ne plus avoir peur de casser la carcasse (cage) où se trouve !

Mais cela n'empêche que l'esclave s'y trouve toujours. L'important est d'avoir atteint une sorte de solitude originelle, celle qu'aucun autre regard ne pourra atteindre – sauf la pressentir. Solitude des solitudes, autre nom de l'amour nommé plus haut : « autrement autre ».

Amour (*versus* solitude) qui vous dit qu'il est indélogeable et qui vous « trahit » la seconde d'après (enfin : une fois la toile finie).

Alors il faut repartir à sa rencontre. Pas une illusion pour autant : quelques traces sont sous nos yeux – à l'occasion des diverses expositions.

Elles ont été le véhicule – en fin de compte – qui ont permis à l'artiste (une-deux heures par jour ou plus) de devenir le solitaire que nous sommes tous de naissance. Et que nous ne nous donnons pas toujours le temps de (re)devenir. La ressentir, y prendre goût sans fin. Car personne n'est capable de vous y déloger ! Le seul vrai « bien », car définitif.

Et comme un sentiment (autre sédiment ? ou décantation ?) de... **pouvoir** – semblable à celui de séparer les flots de la Mer Rouge devant les Hébreux. (Pardon pour les références bibliques, mais elles sont toujours très expressives, car... littéraires).

C'est quoi ce pouvoir, à vrai dire ? Une... rencontre, tout simplement : de son corps avec son esprit ! Une adhésion (profonde) d'une existence à... la pensée (quoique pas dite) de cette existence : Je suis celui qui vis, qui vis ça, le vertige de la peinture et ses conséquences.

Vitesse et vertige autres, donc, que ceux du quotidien – tout en les englobant. Sans les dissoudre.

Le fin mot de la création étant le plaisir – un plaisir ni trouble, ni diffus. Au contraire : un plaisir précis et serein.

Pas de pari ou de défi à son propre talent, non plus. Pas de concurrence entre soi et soi, mais ce combat (guerre) entre soi-même et le bonheur.

Et quand on va vite, il y a, au-delà du flottement, un moment où on bascule du côté du bonheur. Celui qui ne s'effacera jamais. Celui qui à vrai dire n'a plus de rapport avec la peinture (elle) même. Un bonheur au-delà de toute contingence, de toute conscience et expression – et qui ne sera jamais peinte (ou dite). Le bonheur d'être – qui coïncide, dans ce moment là – avec la conscience/conviction de... mourir. Mais dans ces moments-là – la différence entre vie et mort ne peut plus être faite.

L'impossible atteint ?

Alors, revenir à la tâche : reprendre et continuer à peindre – ce n'est plus que dans cet esprit, dans cet élan de... bonheur !

Bonheur qui n'a pas besoin de signes, preuves, provocations (peintures) –, quoique ce sont elles, ces toiles, ces cartons, ces « bois », qui le « prouvent ». Quand on veut être *témoin du bonheur*.

Comblé par quelque chose d'autre que la vie quotidienne (ou mille et un profils du peintre pourraient y être décelés) – mais en faisant de ce « quelque chose d'autre » son noyau.

T.S. Eliot, dans son poème « East Coker », écrivait :

« Il faut toujours nous mouvoir

Au sein d'une autre intensité

Pour une union plus intime, une communication plus profonde

À travers le froid obscur, la vacante désolation

... En ma fin mon commencement. » (trad. Pierre Leyris)

Est-ce peut-être cette intensité (*ad hoc*) qui permet la rapidité de la création ?

Ou bien la vitesse qui va de pair avec l'intensité ? Et ce qui rend la fin perméable au commencement.

Et alors : l'événement et l'avènement de la peinture coïncide avec son effacement.

Faire arriver, encore et encore, en pleine clarté – ce que trop d'obscurité cache.

Paradoxalement – on essaie de « couvrir » le blanc, le vide, mais plus on s'y installe, plus on révèle sa lumière – sa clarté.

Le vide devenu clairière.

L'éclaircie – celle de Martin Heidegger : sujet trop vaste pour... l'éclaircir ici – mais pensée incontournable au terme du philosophe, car son sens d'ouverture, d'abord, me paraît évident et essentiel (aussi) pour les peintures de Stephan Guillaus.

Même si dans les toiles plus récentes il « obscurcit » la clairière – c'est pour la « sentir »/deviner encore plus fortement.

Les strates de rayures (les grilles de peinture) sont en même temps des grilles de lecture/de regard/d'interprétation de l'énigme foncière – qui nous sous-tend : pourquoi la vie ? pourquoi la mort ? pourquoi la création ?

Si chez Heidegger le sens de l'éclaircie circule entre lumière et libération (affranchissement), on ne pourrait pas dire mieux pour les peintures de Stephan Guillaus.

« *Die Lichtung* [l'éclaircie] n'est pas un lieu [...] mais quelque chose qui a lieu, quelque chose qui libère. ».

Ce que j'avais dit déjà un peu – et autrement – avant : la liberté, l'amour, la joie. Qui ne sont pas données une fois pour toutes. À reconquérir avec chaque heure de sa vie.



Et aussi cette autre pensée : Stephan Guillaus rend visible non pas... l'invisible, pas le vide (le bon vide, sur lequel j'ai tant insisté au début) non plus, mais... l'impensable !

Voilà – l'impossible, l'impensable, l'indicible rendus sensibles à travers sa peinture !

Ce que tout le monde peut ressentir – joie, amour, liberté – mais qui ne peut pas être dit car au-delà de l'entendement (la compréhension).

Alors une sorte de musique (céleste/des sphères/inédite/*ad hoc*) en pourrait être le « signe ». Je disais : derrière la peinture – la musique !

Sauf qu'à chacun de l'entendre !

Et je pense même, l'inventer : à chacun... sa musique !

Fermeture-ouverture-fermeture-ouverture (des oreilles, *via* les yeux) sans fin !

Alors la lumière (l'éclaircie) comme étant vraiment vue/entendue ou à jamais inconnue ?

Je le disais plus haut : **connue parce qu'impossible à connaître. Impossible appropriation. Son rapprochement, son approche sont suffisants.**

Et le cheminement vers la parole (Heidegger encore) peut être aussi le cheminement vers la peinture. Où le cheminement n'est pas y aboutir, s'y installer une fois pour toutes, mais juste atteinte la chose aussitôt quittée ; pour y revenir.

Je « fais » un peu dans mon texte (je pense) ce que Stephan Guillaus fait dans ses peintures : il s'approche (plus ou moins dangereusement) d'une chose – qu'il quitte, pour y revenir ; et encore la quitter, pour y revenir !

À vrai dire : toujours sur un seuil. Sur le seuil de la clairière : on voit ou devine vers quoi elle pourrait ouvrir – mais sans y jamais parvenir.

Et c'est cela le bonheur : l'accomplissement dans l'inaccomplissement ! Atteindre sans s'emparer d'une chose ! Ou vice-versa : s'en emparer sans l'atteindre. (L'illusion ?)

Le comble de la création, alors : rester sur le bord, sur le seuil de son ouverture.

L'éclaircie ne peut pas être séparée de son bord (et de son ombre, du noir autour).

L'édifice indestructible participe de l'illusion même.

Les toiles de Stephan Guillaus, s'accumulant, ne font qu'ouvrir encore plus la clairière.

Elles grignotent et renforcent le vide.

À l'intérieur de ses peintures, des lumières et des ombres émettent l'écho de ladite musique à entendre.

Son annonce perpétuelle.

Par le truchement de maintes péripéties, reprises, éprises, rencontres.

Sans oublier maints doutes et sursauts de la raison.

Ce qui compte : l'artiste en lui-même, en peignant, se divise. Sans inquiétude, en fin de compte : la mort est abolie et l'éternité de chaque instant l'envahit.

Pour nous envahir à notre tour.

Car ce n'est pas l'artiste le plus obstiné : mais le bon vide/la clairière/une musique inédite à travers ses toiles. Ce que la peinture elle-même fait naître.

Je me tiens droite – veilleuse/en veille/cariatide/totem – devant ses toiles.

**Sanda Voïca**